

LA PLAINE DU VENETO

tant d'arbres et en les transformant en promenades ombragées. Conegliano a fait mieux encore : du côté qui regarde la plaine, elle a construit ses maisons sur l'emplacement des vieilles murailles et aménagé les fossés en riants jardins qui lui font un demi-cercle de verdure et de fleurs. De l'autre côté, la ville s'étage sur le flanc du coteau que couronne un château crénelé dont les briques roses se dessinent entre les fuseaux des cyprès.

Il est assez difficile de trouver l'entrée de la cathédrale, et je suis obligé de me renseigner. Je tombe sur le plus charmant des hommes, qui interrompt aussitôt ses occupations pour me conduire et me prodigue ses amabilités. La jolie définition que Musset, dans *Bettine*, donne de l'Italie, me revient à la mémoire ; nous sommes bien « dans ce pays de liberté charmante, brave, honnête et hospitalière, sous ce beau soleil où l'ombre d'un homme, quoi qu'on dise, n'en a jamais gêné un autre, où l'on se fait un ami en demandant son chemin... » La porte de la cathédrale s'ouvre sous une sorte de portique, à côté de maisons particulières et de boutiques. L'église est petite d'ailleurs et sans intérêt ; mais elle renferme un chef-d'œuvre, l'un des meilleurs tableaux du plus illustre enfant de Conegliano, le bon peintre Cima. J'adore ces villes et ces monuments où l'on vient voir une seule œuvre, surtout quand celle-ci est encore à la place même pour laquelle elle fut conçue et exécutée ; il semble que,